

«Si Dieu n'existe pas, tout est permis.»
Dostoïevski

Soljenitsyne, *Un homme pour l'éternité*

Aux sources du génie littéraire et de la hauteur de visionnaire d'Alexandre Soljenitsyne, il y a la double réalité d'un rescapé des deux pires maux du xx^e siècle: le communisme et le cancer.

Alexandre Soljenitsyne est né le 11 décembre 1918 à Kislovodsk dans le Caucase. Sa famille est d'origine rurale et ses parents sont de modestes paysans, mais son père est déjà mort depuis six mois quand il vient au monde. Il est baptisé dans l'église Saint-Pantaléon dont il fréquentera les offices pendant toute son enfance. Il en garde «

une fraîcheur et une pureté extraordinaire que ne purent ensuite éroder ni les épreuves de la vie ni les théories intellectuelles », écrira-t-il en 1972 dans une lettre au patriarche Pimène. Son enfance se déroule au reste à Rostov sur le Don. Le nouveau régime prend en

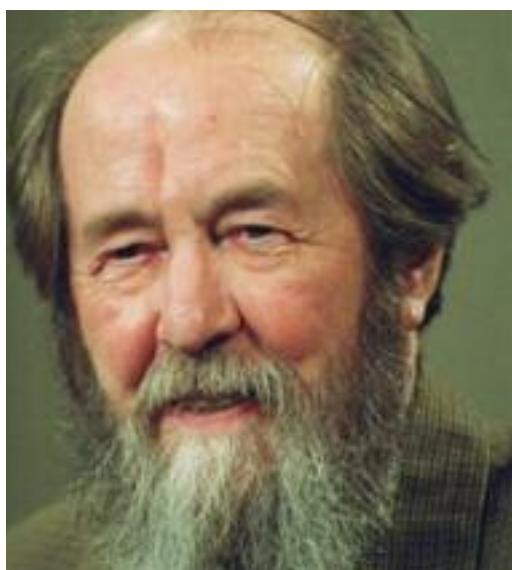
charge son « éducation » et, en 1936, pour pouvoir intégrer l'université où il étudie les mathématiques et la physique, il rejoint les Jeunesses communistes. Trois ans plus tard, en même temps qu'il

suit les cours par correspondance de l'Université de Moscou en histoire, littérature et philosophie, il enseigne les mathématiques et l'astronomie dans une petite ville de cette même région de Rostov et, en 1940, il y épouse Natalia Rechetovskaïa, une amie d'enfance.

En 1941, dès la rupture du pacte germano-soviétique, il est mobilisé comme simple soldat, mais son instruction et sa vaillance au feu – il est plusieurs fois blessé et décoré – lui permettent de gravir les échelons militaires jusqu'au grade de capitaine.

Itinéraire d'un survivant

C'est en février 1945 que sa vie bascule. L'Armée rouge étant alors entrée en Allemagne, il combat près de la Baltique. Sa correspondance avec son ami Koka Vitkievitch est ouverte – sans doute par routine – et la sécurité militaire y lit les doutes de Soljenitsyne sur les qualités stratégiques de Staline et même des « indignations politiques » quant aux méthodes adoptées par le « petit père des peuples » pour conduire la guerre – notamment une critique des



instructions concernant le comportement à adopter vis-à-vis des populations « libérées ». Cette trop libre prise de conscience politique, exprimée dans la stricte sphère privée, lui vaut d'être aussitôt arrêté, remis au KGB, incarcéré à la Loubianka où il est interrogé et torturé. En juillet de la même année, il est condamné par un tribunal, en vertu de l'article

58 paragraphes 1 et 2 du code pénal, à huit ans de camp de travail.

Il est d'abord interné au camp de la Nouvelle Jérusalem, puis dans la *charachka* de Marfino, un centre de recherche scientifique concentrationnaire, où il travaille dans un laboratoire d'acoustique, décor qu'il fixera pour la postérité dans *Le Premier cercle*. En 1949, il est transféré au Kazakhstan dans un camp où il est « rééduqué » en maçon. Cet internement lui inspirera le récit d'*Une journée d'Ivan Denissovitch* relatant minutieusement la vie d'un *zek* dans ses détails les plus quotidiens. C'est à cette époque que sa femme demande le divorce et l'obtient. Il est alors un homme réellement abandonné de tous et après trois ans de ce régime de travaux forcés, il se découvre une tumeur maligne au cou. En février 1953, sa peine principale étant purgée, il est libéré, c'est-à-dire envoyé en relégation dans un village proche du camp. Il exerce là le métier d'instituteur et y apprend la mort de Staline. Mais le mal qui le ronge progresse: épuisé par ses internements, il semble abandonner la lutte. En 1954, il arrive à Tachkent, quasi mourant, et est admis à l'hôpital. « *Je venais là pour mourir* », écrira-t-il, et c'est cette terrible expérience qu'il contera dans *Le Pavillon des cancéreux*.

Il survit finalement à cette épreuve et obtient de surcroît une réhabilitation, on est en pleine période de « déstalinisation ». Il s'installe alors près de Riazan où il est rejoint par Natalia avec laquelle il se remarie. Mais ils se sépareront à nouveau, cette fois définitivement, en 1964.

Naissance d'un écrivain

Vient alors le temps de l'écrivain. En 1959, en quelques semaines, il écrit *Une journée d'Ivan Denissovitch*, nouvelle qui sera publiée en 1962 par la revue *Novy Mir* avec l'autorisation de Nikita Khrouchtchev. Cette description quasi clinique de la vie d'un prisonnier du *Goulag* frappe les esprits et obtient un succès immédiat en Russie et à l'étranger. Il reçoit de nombreuses lettres d'anciens détenus touchés par les accents de vérité de ce récit. Fort de ces encouragements à poursuivre une œuvre qui le hante, il s'attelle à la rédaction de *L'Archipel du Goulag*. Mais les attaques se font de plus en plus vives, tant de la part des milieux littéraires que des politiques. Soljenitsyne dénonce d'une voix

de plus en plus forte la censure et la persécution dont il est l'objet. Par ailleurs, il est amené, pour se défendre, à montrer au grand jour que Cholokov n'est pas l'auteur du *Don Paisible*, roman qui lui valut d'obtenir le prix Nobel en 1965 ... Fureur de l'écrivain officiel et apparatchik ainsi démasqué: « *Il faut interdire Soljenitsyne de plume* », vocifère-t-il au congrès de l'Union des écrivains. Il est entendu. L'étau se resserre autour de l'ancien détenu et relégué. Mais Soljenitsyne parvient à faire publier à l'étranger *Le Pavillon des cancéreux* et *Le Premier cercle* et à faire passer à l'Ouest un microfilm de son manuscrit *L'Archipel du Goulag*, tout en demandant que sa publication soit suspendue. Le pouvoir fulmine. Les vexations et mesures arbitraires pleuvent. En 1969, chassé de l'Union des écrivains – ce qui en URSS revient à être privé de publication –, interdit de résidence à Moscou, il trouve refuge chez le violoncelliste Rostropovitch. Il vit à cette époque avec Natalia Svetlova, une mathématicienne qu'il épousera dès que son deuxième divorce d'avec Natalia Rechetovskaïa sera prononcé. Cette épouse, qui sera la compagne de toute sa vie devient une collaboratrice précieuse.

À partir de 1970, alors qu'il vient de se faire décerner un prix Nobel qu'il ne peut recevoir, faute de libre entrée et sortie de son pays, c'est à son entourage que l'on s'en prend pour le faire céder. La terreur s'abat sur ceux qui le soutiennent ou collaborent à son œuvre. En 1973, Élisabeth Voronianskaïa, dactylographe de *L'Archipel* est retrouvée pendue à son domicile après avoir, sous la torture, livré à la police une copie qu'elle détenait chez elle à l'insu de Soljenitsyne. Il rend aussitôt publique la nouvelle de cet assassinat et, sur ses instructions, les éditions Ymca-Press dirigées par Nikita Struve lancent la publication, à Paris et en russe, de *L'Archipel du Goulag*. Le pouvoir écume de rage. La presse soviétique se déchaîne, souvent relayée par les milieux intellectuels progressistes d'Occident, notamment en France, que les révélations de l'écrivain dérangent dans leur certitude. Ils ne lui pardonneront pas plus, longtemps après, d'avoir écorné leur notoriété de « penseurs de la Liberté » se réclamant sans scrupule de Mao et Guevarra.

Le 12 février 1974, Alexandre Soljenitsyne lance son appel de Moscou, suppliant ses compa-

tristes de « *ne plus vivre dans le mensonge* ». La réaction du Kremlin est immédiate: il est à nouveau arrêté, déchu de sa nationalité et expulsé. Son exil se déroulera en Allemagne d'abord, puis à Zurich en Suisse et enfin dans le Vermont aux États-Unis. Il devra attendre 1994 pour revenir dans sa chère Russie qu'il traversera d'est en ouest en pèlerinant sur des terres de souffrance jalonnées de camps et en rendant hommage à ses frères de douleur. Il s'installe enfin aux abords de Moscou, dans une villa retirée où il poursuivra un travail littéraire de plus en plus épuré, nourri de prière et de méditation. Il s'y est éteint dans la nuit du 2 au 3 août dernier à l'âge de 89 ans. Après un hommage national, qui vit le peuple et de nombreuses personnalités défiler devant sa dépouille exposée à l'Académie des sciences, Alexandre Soljenitsyne a été inhumé dans le cimetière du monastère Donskoï où il repose entre le métropolite Tikkon et le général Dénikine.

Une œuvre qui a modifié le cours du XXe siècle

L'auteur d'*Août 14*, première mouture de *La Roue rouge*, puise la force de son action littéraire ou politique dans sa haine du mensonge, mais plus encore dans son amour d'une terre, celle de ses pères; d'une patrie, celle de son histoire; d'une Église, celle de son baptême. Son histoire nationale, Soljenitsyne la voit incarnée dans une famille plutôt que déclinée en concept. On ne saurait donc comprendre son attachement au principe monarchique et sa dévotion pour la famille impériale enfermée et massacrée, si cette perspective est occultée. De même cette fidélité indéfectible à la Sainte Russie ne relève d'aucune nostalgie, mais dessine, au contraire, une sagesse politique qui éclaire l'avenir.

Soljenitsyne n'est pas seulement l'homme du refus, le résistant au système social le plus abject inventé par l'homme, un dissident de la pensée unique. S'il est possédé par l'idée d'une Russie chrétienne, c'est qu'il est persuadé qu'imaginer le paradis, sur terre, «*fait un enfer très convenable*», selon la formule de Paul Claudel, et que l'homme ne peut trouver le bonheur qu'en Dieu. Pour autant, si sa pensée est prophétique, Soljenitsyne n'agit pas en prêcheur: sa foi est d'abord fondée sur la prière liturgique. En ce sens, et tout à l'opposé

d'une religion de démocrate-chrétien, la foi inébranlable du poète ne craint pas d'irriguer la sphère sociale: elle est vécue dans l'espérance d'un monde illuminé par la charité.

Après son exil, bien des admirateurs de son courage physique et moral peinèrent à le suivre. C'est qu'il devint tout à coup plus exigeant en dénonçant, tel un Péguy, le «*bazar commercial*» de la globalisation, l'irrespect affairiste de la création, le «*regard clair*» (c'est-à-dire déshumanisé) du fonctionnaire. Et si la dictature était dans le matérialisme et non dans un système plutôt qu'un autre engendré par celui-ci? Soljenitsyne rêve d'une société organique où la justice n'est pas une idée mais une mesure. Il en recherche des exemples, non dans le passé, mais dans l'Histoire. Il passe au crible d'une raison critique les débordements de la Raison. Et très vite, il se rend compte qu'il a été plus facile de faire table rase du passé qu'il le sera de retisser, fil à fil, la toile déchirée. Mais, à hauteur de vue où il se situe, avoir raison ou pas, être compris ou non, n'a plus de sens. En ne le suivant pas sur ces sommets, en ne désacralisant pas d'encombrantes théories, en continuant de séculariser la foi – cette médiocre attitude de la modernité –, comment ses contemporains pourraient-ils en effet comprendre les fulgurances de son esprit?

On comprit bien moins encore, à de rares mais notoires exceptions, l'importance littéraire de son œuvre. Ce peintre des petites gens leur trouvait une âme de géant, ce qui lui fit inventer une langue russe réhumanisée qui voulait redonner vie à une langue russe desséchée par soixante-quinze ans de dialectique marxiste-léniniste. S'il se sentait fils de Tolstoï, c'est à Marina Tsetaeva, poétesse «*suicidée*» dans les geôles bolcheviques, qu'allait pourtant sa première ferveur littéraire. C'est d'ailleurs pour elle aussi, pour en suivre la trace sur la terre vendéenne qu'il tint à participer à la commémoration du bicentenaire du soulèvement contre-révolutionnaire de 1793. Le Conseil général et la commune érigèrent une stèle sur le rivage de Saint-Gilles-Croix-de-Vie où Marina avait un temps trouvé refuge; Soljenitsyne choisit lui-même les deux vers, extraits du recueil *Le camp du cygne*, qui y furent gravés:

«*Du monde d'avant, suprême vision :
Jeunesse, héroïsme. Vendée. Don.*»

Ces quelques mots constituèrent le fil rouge du discours qu'il prononça le 25 septembre 1993 pour l'inauguration du Mémorial de Vendée élevé sur les berges de la Boulogne, aux Lucs, en contrebas, et comme une œuvre du XX^e siècle, pendant de la chapelle du martyrologe édifiée en 1893. Ce discours, longuement répété sur le balcon de son hôtel à Paris et dont chaque mot fut pesé, Soljenitsyne le prononça en russe, paragraphe après paragraphe, séquencé par la traduction de et lue par Nikita Struve, devant une foule de 35 000 auditeurs silencieux, recueillis, fervents qui l'avaient attendu debout sous la pluie pendant plusieurs heures. Ce soir-là, les politiques n'étaient pas très nombreux, les médias à peine visibles, les « intellectuels », pétitionnaires et *cachetonneurs* de l'indignation aux abonnés absents. Si un monde véritablement libre pouvait le regretter, il ne s'en formalisa pas. C'était à l'homme qu'il s'adressait. C'était un peuple qui l'écoutait : les enfants biologiques ou spirituels des premiers contre-terroristes d'une Révolution qui avait connu là ses premiers et sanglants hoquets. Il venait honorer leur courage. Les conséquences heureuses de ce soulèvement, par-delà la tragédie, justifiaient sa présence. « *Nous n'avons pas eu de Thermidor* », dit-il en évoquant la Révolution française, matrice de la révolution bolchevique, « *mais – et nous pouvons en être fiers en notre âme et conscience –, nous avons eu notre Vendée, et même plus d'une. Ce sont les grands soulèvements paysans, celui de Tambov en 1920-1921, de la Sibérie occidentale en 1921.* »

« *En inaugurant aujourd'hui le mémorial de votre héroïque Vendée, ma vue se double : Je vois en pensée les monuments qui vont être érigés un jour en Russie, témoin de notre résistance russe au déferlement de la horde communiste* », ajoutait-il dans sa conclusion.

Ces monuments, que la déferlante hédoniste et le désir effréné de consommation qui se sont emparés de l'Europe centrale et de l'Est après la chute des régimes socialistes, n'ont pas encore permis d'ériger, il ne les a pas connus. Mais en Russie, la mémoire a déjà son carré de terre sacrée. Une terre chrétienne. C'est là que repose Alexandre Soljenitsyne, à Donskoï, au cœur de l'orthodoxie résistante, au milieu des siens, de ceux qui ne cessèrent jamais de vivre pour la renaissance de la sainte Russie. Et

puis le monument c'est lui : à jamais, par son œuvre et les combats de sa vie, il demeure la conscience vivante d'un monde fasciné par la mort.

Benoît Gousseau

Rédacteur en chef de ©*Politique Magazine*

<http://www.politiquemagazine.fr/>

À Donskoï

La France officielle s'est faite cruellement absente aux obsèques du Prix Nobel qualifié de « conscience du XXe siècle ». Seuls politiques présents :

Philippe de Villiers, député européen, président du conseil général de la Vendée, et Dominique Souchet, député de la Vendée.

Alexandre Soljenitsyne repose dans le cimetière du monastère Donskoï. Il en avait fait la demande au patriarche Alexis II en 2003. Ce lieu a une forte valeur symbolique pour les Russes. Situé en bordure du parc Gorki, à Moscou, le monastère a été fondé en 1591 par le tsar pour honorer la mémoire du prince Donskoï, libérateur, au XIV^e siècle, de la domination tatare sur la Russie. Le cimetière Donskoï est aujourd'hui considéré comme le carré sacré de la résistance au joug bolchevique. Là reposent, en effet, les corps du général Anton Dénikine, du philosophe Ivan Ilyine, défenseur de la monarchie, mort en Suisse en 1954, de l'écrivain Ivan Chmeliov, auteur de *Soleil des morts*, décédé en France en 1954 et, entre quelques autres victimes de la barbarie socialiste, du métropolite Tikhon, détenu dans ce monastère par les Soviétiques jusqu'à sa mort en 1925, et figure emblématique de la résistance intérieure des premières heures. Donskoï est aujourd'hui un lieu de pèlerinage fort prisé du peuple qui vient y prier ces héros et saints de la Russie éternelle.